



Jacques-Louis Talgrand, dit Thierry Maulnier (1909-1988). Condisciple de Brasillach à l'École normale supérieure, il rejoignit dès 1937 l'Action Française, mais ne succéda pas à la « droite bien fasciste ». Il passa ainsi dès 1937, dans son élan Au-delà du rationalisme, les difficultés de classe auxquelles se heurtèrent les jeunes de sa génération. Il travailla à l'Académie française en 1954.

de participer à un combat à ses yeux justifié. Quant au second, il avait pris ses distances à la fin de 1920, avant de revenir cinq ans plus tard, après que Léon Daudet ait encensé son premier roman, *Sous le Soleil de Satan*. Et lorsque survint la sentence de Rome, fidèle à un anticléricalisme catholique illustré, avant lui, par Léon Bloy, il s'engagea spontanément et publiquement aux côtés de Maurras attaqué. Ce n'est qu'en 1932, on l'a vu, qu'il languera les amures.

#### RETROUVER L'ELAN RÉVOLUTIONNAIRE D'AVANT 1914

En rompant, cette fois définitivement, avec ses anciens amis, il ne rompit pas pour autant avec ses idées. Au contraire, il reprochait à ceux-ci leur embourgeoisement, leur droitisation, ce qu'il estimait être une dérive vers des positions conservatrices, réactionnaires s'écartant de leur anticapitalisme et de leur royalisme populaire d'avant 1914, doutant de leur volonté d'en découdre avec la République et de rétablir la « monarchie traditionnelle antiparlementaire et décentra-

lisée », au profit d'une « union des nationaux » pour « bien-penseurs ».

Ceux-là mêmes qu'il fustigea dans *La Gauche Pour des bien-penseurs* (1931), son premier pamphlet en hommage à son maître Édouard Drumont, auquel il resta toujours fidèle. Et, plus tard, dans son roman antifranquiste (mais moins anti-phalangiste) *Les Grands Couverts sous la lune* (1938), où il s'explique sur son itinéraire intellectuel : « Je ne dois rien aux partis de droite, et ils ne me doivent rien non plus. N'est-ce pas que de 1908 à 1914, j'ai appartenu aux amulettes du roi. En ces temps révolus, M. Maurras écrivait dans son style ce que je viens d'écrire – hélas ! – dans le mien... Nous n'évions pas des gens de droite. Le cercle d'études que nous avions formé portait le nom de Cercle Proudhon [...] Nous formions des vœux pour le syndicalisme naissant. Nous préférons ouvrir les chances d'une révolution ouvrière, que

de compromettre la monarchie avec une classe demeurée depuis un siècle parfaitement étrangère à la tradition des aïeux, au sens profond de notre histoire et dont l'égoïsme, la sottise et la cupidité avaient réussi à établir une espèce de servage plus inhumain que celui institué par nos rois [...] ».

C'est grosso modo cette même dérive, consécutive à la stratégie d'« union sacrée » adoptée durant la Première Guerre mondiale, qui est à l'origine du départ de Georges Valois, le créateur, avec Henri Lagrange, en 1912, du Cercle Proudhon. Mais à la différence de Bernanos, il s'éloigna, au début des années 1920, de l'idée monarchique. Fondateur, en 1925, du Faïceau, premier et éphémère mouvement français à se réclamer ouvertement du fascisme mussolinien (et qu'avait le seul), puis, en 1928, du Parti

républicain syndicaliste (qui compta parmi ses membres le futur « gaulliste de gauche » René Capitant) et de diverses revues comptant parmi leurs collaborateurs Jean Luchaire, Pierre Mendès France et Bertrand de Jouvenel, engagé dans la Résistance, arrêté par la Gestapo, Valois mourut au camp de Bergen-Belsen en février 1945.

C'est cette même attention aux phénomènes sociaux qui motiva la rupture de Louis Dimier. C'est elle qui conduisit Thierry Maulnier, le plus doué des jeunes maurrassiens de sa génération, à fonder, avec son ami Jean-Pierre Maxence, en plein Front populaire, l'hebdomadaire *L'Insurgé* qui prit fait et cause pour les revendications du monde ouvrier, et avec le néothomiste Jean de Fabrègues (proche, alors, de la branche « personnaliste » des « non-conformistes des années trente »), la revue mensuelle *Combat*. Hostile au fascisme, approuvant l'attentisme de Maurras après la défaite de 1940, Maulnier collabora à *L'Action Française* repliée en zone libre, jusqu'au débarquement allié en Afrique du Nord, en novembre 1942. Après deux ans de silence, on le retrouva, à la Libération, au Figaro. Critique et distant, il ne devait jamais renier Maurras, s'élevant contre son emprisonnement.

Maurrassien enthousiaste, attiré par la perspective d'une monarchie « socialiste », proche à la fois de Brasillach (jusqu'en 1940) et de *L'Insurgé*, Claude Roy collabora à *L'Action Française* jusqu'en 1942. Entré en relations avec Louis Aragon après lui avoir consacré un article, il rejoignit le Parti communiste dont il sera exclu en 1958, épousant alors les conformismes progressistes à la mode. Il ne cessa, néanmoins, d'être fasciné par le maître de sa prime jeunesse, brossant de lui un portrait attendri dans ses mémoires (*Moi je*, 1969), soulignant qu'il y avait, chez ce vieil homme, « au véritable amour du peuple ».

Ayant quitté Maurras et une doctrine qu'ils estimèrent, un moment, fossilisée, les « dissidents » de *L'Action Française* – hormis, peut-être, Martinain – ne se sont, en réalité, jamais séparés intégralement de lui. ■



#### BIBLIOGRAPHIE

■ Paul Sérent, *Les Dissidents de l'Action Française*, préf. d' Olivier Dard, éd. Pierre-Guilhem de Roux, 418 p., 18 Nouvelle École n° 56, 2017 ; dossier « Charles Maurras », 25 €. Krisa Diffusion 18, rue Anatole France 92800 Lili, kristadiffusion.com